

COMPTES RENDUS

72 7198-3 Encore Fantômas p 12 67

Il s'étaient aussi gourmés que gourmés le monsieur et la dame la première fois que le chef des cuisines vint, un bonnet à la main leur dire: "Excusez moi: est-ce que monsieur et madame sont contents?" on lui répondit "Nous nous le ferons savoir par le maître d'hôtel", la seconde fois ils ne répondirent pas. La troisième fois ils songèrent à le mettre dehors mais ils ne purent s'y résoudre car c'était un chef unique de quatrième fois (mon dieu, ils habitaient aux portes de Paris, ils étaient seuls toujours, ils s'ennuyaient tant!) la quatrième fois ils commencèrent: "La sauce aux cépres est épatante mais le cresson de la perdrix était un peu dur, on en arriva à parler sport, potestique, religion. C'est ce que voulait le chef des cuisines qui n'était autre que Fantômas.

Fantômas

au frère de Rouveyre.

Sur le marteau de porte en argent bruni, sali par le temps sali par la poussière du temps, une copie de Bouddha et de la au front trop haut, aux oreilles pendantes, aux allures de Marin ou de gorille: c'était Fantômas. Il tirait sur deux cordes pour faire venir le haut je ne sais pas. Son pied glisse, la vie en dépend; il faut attendre la pomme d'appel, la pomme en caoutchouc avant le rat qui va la trouver. Or tout cela n'est que de l'argent sali sous un marteau de porte.

François de Saint-Chéron, *Malraux et les poètes*

éd. Hermann, coll. Savoirs lettres, 2016, 295 p.

Voici une réjouissante idée que de rassembler en un volume élégant la correspondance d'un écrivain à ses pairs. En rassemblant des lettres publiées de manière éparse - comme c'est le cas de l'épistolaire avec Jacob - mais surtout une masse importante de lettres inédites (Frénaud, Mac Orlan, Ponge, Cocteau, Salmon, Leiris, Jouve...), François de Saint-Chéron permet aujourd'hui d'embrasser, d'un seul tenant, les correspondances d'André Malraux avec les poètes, de saisir ses connivences littéraires et le cercle de sociabilité du créateur. Cette vision globale est furieusement réjouissante : voici Malraux tel qu'en lui-même. Jeune homme non dénué d'insolence et d'ironie mordante follement plongé dans l'actualité de son temps, jeune marié recevant toutes les félicitations d'usage, directeur de collection - non sans une légitime fierté - et enfin l'homme « arrivé » devenu Ministre des Affaires culturelles. Cent-six lettres de 1920 à 1975 ponctuent une carrière d'épistolier attentif et engagé. Saisi dans la durée, les lettres montrent une liberté de ton et les évolutions du caractère de ce jeune homme fougueux auquel Jacob prédisait un grand avenir. Max Jacob ouvre ce dossier épistolaire remarquable et joue d'emblée d'originalité dans la carrière du jeune homme. Notons qu'il s'agit d'un échange croisé dont on connaît la rareté dans la correspondance de Jacob. Douze lettres couvrant la période de 1920 à 1923 sont réparties dans un équilibre presque mystique (osons ce trait en cette année de centenaire du *Cornet à dés* : un double six !) - six de Malraux à son aîné, six de Jacob à son cadet. Deux d'entre elles aimablement communiquées par la maison de vente Art Curial, avaient été publiées dans nos colonnes (*CMJ* n° 15/16) par le critique lui-même. Signalons que ce corpus attend toujours d'être augmenté par les trois lettres volées du jeune Malraux à Max Jacob en 1938 (dont une lettre de 1920) signalées dans le catalogue *Philobiblion* et toujours non localisées. L'épistolaire présenté ici démontre amplement le rôle d'intercesseur que joua Jacob dans le champ littéraire de l'époque en faveur du jeune homme. On sait qu'un Malraux reconnaissant lui dédia *Lunes de papier* (1921) ; ce qu'on sait moins c'est que, Jacob ne ménageait pas sa peine pour le recommander auprès des éditeurs, en l'occurrence les frères Émile-Paul (p. 100). Malraux n'hésite pas d'ailleurs à lui confirmer l'effet de cet entregent : « “Max Jacob” a remplacé “Sésame” » (p. 93). On lira, amusé, les reproches vifs et fervents d'amitié du cadet à l'aîné et les plaintes rituelles sur le flux, l'absence, la présence ou l'existence de leur épistolaire qui entraîne chez un Max Jacob interloqué un savoureux *incipit* : « Que faire ? Quand je vous écris ou je vous réponds et vous êtes piqué parce que je vous réponds (?) ou si je ne vous réponds pas, je crains de ne pas faire ce que je dois. Si je ne vous écris pas, j'ai tort de ne pas vous écrire. Je vous écris... Je parie bien que je vais avoir tort de vous écrire ce que je ne dois pas vous écrire » (p. 94).

Ce qui étonne surtout c'est l'échange continu des deux épistoliers autour de questions ésotériques, astrologiques ou sur la symbolique des Évangiles (interprétation par un Hindou des sauterelles, la castration d'Origène...) : le dialogue est vif, emporté même, et d'une grande fraîcheur et donne à voir une relation amicale dont l'engouement conduit

« naturellement » Jacob à s'engager activement – acte d'engagement exceptionnel chez le poète retiré à Saint-Benoît - pour sauver Malraux en 1924 lorsque celui-ci est condamné pour vol de sculptures à Phnom Penh. Cette amitié, Malraux y resta fidèle sa vie entière en rendant hommage posthument à Max Jacob, en patronnant l'hommage au poète quimpérois en 1961. Mais ce recueil est aussi particulièrement riche car il est précédé d'une remarquable étude de François de Saint-Chéron sur les liens entre Malraux et la poésie et partant avec les poètes. Le critique rappelle tout d'abord les grandes figures littéraires qui suscitent chez Malraux l'idée de grandeur (Dante, Corneille, Victor Hugo), et celles qui ont profondément marqué sa recherche d'une éloquence infléchie par un appel profond au lyrisme. Malraux est un lecteur incandescent, la poésie brûle en lui : Baudelaire, Mallarmé, puis les avant-gardes de la modernité palpitent dans un esprit de feu. C'est le talent du critique de donner à lire la profonde intimité d'un créateur avec les artistes de son temps. Aussi ce recueil n'est pas qu'un simple recueil de correspondances rassemblées, il justifie par son introduction l'œuvre d'une vie à chercher la grandeur humaine. Malraux comme une ombre portée sur notre siècle qui en aurait bien besoin.

Patricia SUSTRAC